

Novski

I

« PALATA »

Ce n'était pas un professionnel.

Pour qu'il fit de sa voix son gagne-pain il a fallu la fin d'un empire, la guerre civile la plus féroce, l'émigration et ses hasards.

En d'autres temps et laissé à ses propres penchants, il eût chanté, certes, mais uniquement pour de bons compagnons, de belles jeunes femmes et pour lui-même, selon l'inspiration du moment, de l'amitié, de l'amour ou de la solitude.

Le goût, l'instinct, le pouvoir du chant étaient innés chez lui. Mais il eût considéré comme prétention, comme indécence de vouloir les élever à la hauteur d'un métier d'art. Si bien que, après des années de combat, d'aventure et d'exode, ayant enfin trouvé asile en France, la pensée ne lui vint pas de vivre de ses dons.

Il commença par les emplois les plus modestes. Il avait été étudiant, officier. Il fut manœuvre d'usine et chauffeur de taxi. Quelquefois, par plaisir, camaraderie, devoir, il chantait en public. Bistrots de l'exil, réunions du souvenir, bals de réfugiés.

Son succès l'étonna. Mais peu à peu, il dut se rendre à l'évidence. Il pouvait plaire. Il plaisait. On lui offrit un engagement dans l'un des cabarets russes qui, alors, foisonnaient sur les deux rives de la Seine. Il accepta.

*

Or, en ce temps, lorsque je me trouvais à Paris et s'il me restait quelque argent ou crédit, je passais mes nuits « chez les Russes ». Hantise, obsession, intoxication. Leur langue était la mienne. Et il me fallait ces mélodies, ces accents qui, pour exprimer joie et détresse, possèdent une frénésie, une brûlure, une morsure que l'on ne trouve point ailleurs.

Tziganes ou Cosaques, gens de Saint-Petersbourg ou Moscou, d'Oural, Ukraine, Caucase ou Sibérie, ils étaient tous mes amis nocturnes, mes frères de l'aube hallucinée. Et je croyais bien que, de cette étonnante tribu, tout m'était familier.

Mais il y eut cette rencontre un soir, à *Palata*, petit cabaret éclairé aux bougies, du côté de Montparnasse.

L'homme qui accordait sa guitare et relevait la tête avec un sourire à peine ébauché, indéfinissable, je ne le connaissais pas. Son visage, son vêtement, son maintien n'avaient rien de singulier. Sa voix — pas davantage. Elle n'était pas chargée de la raucité du cri tzigane. Elle n'avait pas la puissance, la profondeur des basses russes aux résonances d'orgue, ni l'envol cristallin et comme angélique de leurs ténors. Et cependant, tout de suite, je fus pris, ravi.

C'était ce timbre si riche par la justesse, la finesse, la musicalité, le charme. Et l'intelligence, la plénitude, la poésie qui animaient le chant. La diction dont la limpidité ciselaient chaque mot. Et encore, et enfin le naturel par quoi la chanson était dépouillée de tout artifice, de tout apprêt et devenait une confidence qui s'adressait à chacun pour lui seul.

Ce chanteur ne semblait plus chanter, mais parler une sorte de langage merveilleux à qui la mélodie prêtait ses ailes.

- Qui est-ce? demandai-je au patron du cabaret quand l'inconnu s'arrêta.
- Il s'appelle Victor Novski... Un débutant.

*

Le débutant compte, aujourd'hui, quarante années de plus. Depuis très longtemps il ne travaille plus chez les autres. Il a sa propre maison qu'il a rendue célèbre. Il a formé avec des artistes de rencontre un chœur étonnant. Les griffes de l'âge, la fatigue de la vie nocturne ont buriné ses traits. Mais la voix est toujours celle de *Palata*. Miraculeusement. Et sa magie est la même.

Victor Novski continue à ne pas être un professionnel. Il demeure un ami qui, pour nous, se souvient des grâces et des mélancolies passées et en rêve tout haut, ou tout bas. Il a gardé, intact, entier et pur, son pouvoir. On l'écouterait sans fin chanter le ruban bleu que balance, à la lueur des chandelles, une tête ravissante, l'odeur du chèvrefeuille dans un jardin nocturne, les

marches des régiments légendaires ou la mélancolie d'un vieil homme qui n'a plus que sa guitare pour pleurer avec lui.

Mais surtout, surtout, cette berceuse unique au monde, que j'ai entendue mille fois mais qui toujours me noue la gorge, cette berceuse où la femme pour assurer, protéger le sommeil de son enfant, chuchote :

Dors, mon doux

Mon tout petit garçon

Je suis mauvaise mère :

Il y a eu du malheur

Il y aura du malheur

Le malheur ne connaît pas de fin.

II

LA TABLE AUX CHANDELLES

Il se tenait, comme à l'ordinaire. Un homme de taille plutôt brève, la tête un peu rentrée dans les épaules, les cheveux touchés de gris, les traits creusés. En ses mains adroites, la guitare semblait légère et vivante. Il en régla les cordes avec une douceur extrême, puis leva le front. Sur ses lèvres bien dessinées, un sourire mince, indéfinissable rappelait singulièrement celui que montre l'effigie la plus répandue de Voltaire.

Un silence profond se fit aux tables, même les plus bruyantes. Victor Novski allait chanter.

J'oubliais alors que je l'avais connu quarante ans plus tôt, à *Palata*, cellule de joie dans un Montparnasse éblouissant et tumultueux qui existe seulement par le souvenir, que je me trouvais maintenant, dans une toute petite rue près de la place de l'Étoile; et combien pèse lourd une pareille épaisseur de temps, d'un temps comitie le nôtre...

C'est que, par un privilège étrange, la voix de Victor Novski ne paraissait pas, elle, soumise à l'action ruineuse de la durée et de l'âge. Elle avait retenu à travers tant d'années, sa tendresse, son élan, sa foi. Elle gardait ce timbre grave et riche et dense et cette simplicité inspirée qui avait la vertu, le pouvoir de donner aux mélodies et aux paroles leur entière force d'émotion d'évasion.

Et quelles mélodies... quelles paroles! Nées dans les steppes, les neiges, les forêts, le génie de la Russie sans mesure ni limites.

*

La première chanson était une berceuse, la plus belle peut-être, mais aussi la plus cruelle qui se puisse entendre. Elle développait sa plainte enchantée autour d'un banc de bûcheron au milieu de vastes bois déserts. Et, sur le perron de trois marches, elle berçait un nouveau-né « de la taille du petit doigt ».

Beaucoup de gens dans la salle ne comprenaient pas le sens exact des mots; pourtant ils se trouvaient tous pris au sortilège, à ce frémissement de feuilles perdues.

*

Ensuite un très vieux chant de bague... Ample, puissant, monotone, et naïf comme le destin.

Un « barine » — un seigneur — traverse en chaise de poste les immensités de la Sibérie. Arrivé aux espaces vierges et sauvages qui avoisinent le lac Baïkal, il aperçoit un grand bâtiment rectiligne, ceint d'une muraille haute et profonde. Il demande à un gardien quel est cet édifice.

— Barine, répond le vieux gardien, c'est une maison de gouvernement. Et les hommes enfermés ici, le sont qui pour vol, qui pour meurtre, et qui pour un amour malheureux.

— Hier, nous avons eu alerte. Trois gars importants se sont enfuis. Fasse le Seigneur qu'ils se promènent longtemps en liberté.

Tandis que Novski chantait cela sur une mélodie aussi large et forte que les fleuves sibériens, l'esprit quittait la salle ornée de couleurs douces, et de lumières et de fleurs en grappe. Et il se perdait parmi les rocs farouches sur une lande sans espoir, traversée par le vent de la

taïga et l'infinie compassion qu'a toujours nourrie pour ses bagnards un peuple éternellement captif.

Et quand Novski eut achevé, je me souvins d'une nuit et de cette même salle où, sur le mufler bestial d'un homme sans foi ni loi, ravagé par l'alcool et la débauche, marqué par les stigmates des pires besognes, j'avais vu, à cause de cette chanson, ruisseler les larmes les plus transparentes.

Novski redressa légèrement la tête, fit un peu bomber sa poitrine et prit un vif accord de guitare. Ces quelques mouvements suffirent pour dissiper détresse et mélancolie.

Et s'éleva le chant effréné de l'armée rouge qui s'appelle *Bulgarie* et qui dit en substance : tout est beau, tout est bon sur les bords du Danube, mais rien ne vaut la Russie, mais il n'y a pas de pays comme la Russie.

Les strophes accouraient l'une après l'autre, comme des escadrons en marche. On entendait les sabots des chevaux et les sonneries des trompettes.

Je me souvins d'une autre nuit... La guerre venait à peine de prendre fin. Les alliés étaient encore alliés. Des officiers soviétiques circulaient librement dans Paris. Trois d'entre eux, qui avaient combattu sous Stalingrad, Vienne et Berlin se trouvaient là. Et ils écoutaient Novski, ancien officier de l'armée blanche, avec exaltation, avec bonheur. Et ils buvaient, et ils chantaient ensemble.

*

L'obscurité se fit soudain et cerna une seule table éclairée aux chandelles. Là, se trouvèrent réunis, avec Novski lui-même, les artistes russes de son cabaret. Voix de femmes et d'hommes, mêlées magnifiquement. Instinct admirable du chant en chœur qui est le propre des peuples slaves. Chants d'un désespoir ou d'une liesse sans frein.

Autour de ces bougies, on voyait tout — ou à peu près tout ce qui restait d'une époque où la grande marée de l'émigration russe avait apporté dans les nuits de Paris ses couleurs, ses musiques, ses danses, ses oripeaux barbares et splendides, où cosaques et tziganes hantaient les rues de Montparnasse et de Montmartre, où une tradition séculaire se projetait dans l'exil et le malheur.

Mais les uns sont morts, les autres ont vieilli au-delà de tout travail nocturne. Leurs enfants ont appris, suivi les mœurs de la France. Et, là-bas, dans la même Russie, tout a changé, jusqu'aux formes de l'orgie, de la fête.

Les derniers reflets, les derniers échos d'un temps révolu frémissaient à la clarté de ces chandelles.

Kessel, Joseph. *Des hommes* / Joseph Kessel. - Paris : Gallimard, 1972. – P. 153-160